

# Écrire au service des petits

---

L'ŒUVRE DE CHRIS DE STOOP

51

«Ils veulent qu'on s'en aille». Chris de Stoop (° 1958) confie au papier ces paroles de son frère dans son livre *Dit is mijn hof* (Ceci est ma ferme, 2015). L'œuvre complet de De Stoop doit se lire comme une tentative de donner voix sous une forme journalistique littéraire aux individus auxquels la société ne fait pas de place. Aux paysans comme son frère qui, voyant l'industrie et les nouveaux espaces naturels progresser autour d'eux, se sentent étouffés par une montagne de règles. Aux patients en psychiatrie dissimulés dans des bois et soumis aux expérimentations les plus sauvages. Aux immigrés clandestins considérés comme des arnaqueurs et des profiteurs qu'il faut renvoyer d'une main ferme.

De Stoop prend toujours le parti des laissés-pour-compte. Dans sa première publication, *Elles sont si gentilles, Monsieur* (1993)<sup>1</sup>, il s'agit d'une victime de la traite des femmes. Près de vingt-cinq ans après sa parution, la lecture de ce livre fait encore forte impression. Il offre une plongée dans l'univers de bandes internationales qui recrutent des femmes en qualité de «danseuses» puis les criblent de dettes et les embarquent pour l'Occident, les forcent à se prostituer, les brutalisent et les violent. En menant un travail de recherche intensif et en adoptant divers rôles sous couverture, du client lubrique ivre au patron de l'industrie du sexe en quête de marchandise, le reporter parvient à mettre à nu un réseau mondial de marchands de chair féminine. *Elles sont si gentilles, Monsieur* renferme de douloureuses révélations sur le rôle de certains inspecteurs de police et fonctionnaires aux Pays-Bas et en Belgique qui, en échange de faveurs sexuelles et financières, ferment les yeux. Cela a fait beaucoup de bruit et entraîné la création d'une commission d'enquête parlementaire sur la traite des femmes.

Le deuxième livre de De Stoop, *Vite, rentrez le linge!* (1996)<sup>2</sup>, est tout aussi critique. Il dénonce la façon dont on décrit et traite les immigrés clandestins en Europe. Il évoque aussi la création en Allemagne, aux Pays-Bas et en Belgique de services de patrouille spéciaux, de prisons et de systèmes de transport pour repérer et expulser les immigrés clandestins.



Chris De Stoop.

### Thèmes moraux

Aussi extravagantes que soient les histoires rapportées par De Stoop, ses accusations ont quelque chose de schématique. Pour lui, il n'est question que d'injustice morale, et non de complexité morale. Quand la ville de Cologne a voulu expulser une femme rom parce qu'elle n'avait pas répondu à une convocation à une audition qu'elle n'avait jamais reçue, le maire a réagi aux protestations contre cette résolution «en avançant tous les arguments classiques des gouvernements européens», écrit De Stoop. L'expulsion servirait de mesure dissuasive pour stopper «une affluence excessive» et «le détournement du droit d'asile». Il faut donc expulser les faux réfugiés pour protéger les vrais. Ne pas s'attaquer aux immigrés clandestins serait porter atteinte au fondement social de l'intégration des immigrés légaux. De Stoop voit avant tout dans la réaction du maire une tentative de redorer son blason. Il n'aborde pas la question de savoir si ces arguments classiques sont peut-être, d'une certaine manière, fondés. Il dépeint toujours les dirigeants responsables de la politique d'asile et ceux qui l'appliquent comme des gardes-chiourme, et non comme des personnes ayant une mission extrêmement difficile.

De Stoop soumet à un traitement similaire le professeur anversois de *Dit is mijn hof* - à ses yeux, celui-ci a conclu un pacte avec le diable en soutenant l'extension du port en échange de l'aménagement de nouveaux espaces naturels nécessitant le départ des agriculteurs. Ce professeur parle «à toute vitesse et avec fièvre, comme s'il avait le diable aux trousses» et rit d'un «rire nerveux».

*Dit is mijn hof* est un livre très profond et personnel: en toile de fond se joue la tragédie du frère de De Stoop qui avait repris l'exploitation de leurs parents et qui s'est suicidé. L'auteur n'en parle jamais explicitement, mais on devine que, parmi les facteurs qui ont conduit à son geste désespéré, la sensation d'être contraint de partir a joué un rôle. Dans une langue magnifique, De Stoop entremêle la mort de son frère, le déclin de sa région natale et la démence de sa mère. Mais, aussi saisissant que soit *Dit is mijn hof*, on a l'impression que l'implication personnelle de De Stoop l'empêche d'entrevoir les

nombreuses nuances. Sa colère se dirige surtout contre «les verts». Au départ, les fermiers et les amoureux de la nature ont bataillé ensemble contre l'extension du port d'Anvers. Mais, aux yeux de De Stoop, les verts ont vendu leur âme au diable. En échange d'une «compensation nature», à savoir l'aménagement de nouveaux espaces naturels qui détruisent cependant les anciennes terres agricoles par l'eau ou les bulldozers, ils ont cessé de résister contre la progression du port. De Stoop préfère ne pas voir que les terres agricoles, dans la vision romantique qu'il en avait dans sa jeunesse, ont disparu depuis longtemps. Le professeur dont il se moque touche une vérité quand on lui demande s'il n'est pas malheureux que la terre agricole doive s'effacer devant de nouveaux espaces naturels; il répond: «Avouez que nous parlons ici de champs de maïs surengraisés et de terres à patates tassées, avec des fossés tués par les pesticides au milieu».

Dans son plus récent ouvrage, *Ex-reporter* (2016), un recueil de ses meilleurs reportages journalistiques, De Stoop fait ses adieux au métier qu'il a exercé durant des décennies, en tant que journaliste au plus gros hebdomadaire flamand. Il décrit en ces termes l'évolution du journalisme auquel il tourne le dos: «Les médias n'ont cessé de vouloir surfer davantage sur la vague de l'opinion publique, allant toujours moins à contre-courant, ce qui m'a surpris. En essayant en permanence de servir et de plaire, nous ne sommes plus des chiens de garde, mais de braves petits toutous». Dans son prologue, De Stoop pratique aussi l'auto-analyse. Il écrit à propos de sa carrière dans le journalisme: «L'indignation pouvait être un moteur, mais j'étais surtout poussé par la curiosité pour les relations humaines et les processus sociaux. Les liens de confiance, la capacité d'empathie, un réflexe critique pour sixième sens: c'étaient mes principaux outils».

S'il est tout à fait vrai que son œuvre procède d'un mélange de curiosité et d'indignation, l'écrivain juge selon moi de façon un peu trop bienveillante l'équilibre entre les deux. Quand il se dresse contre les puissants, mais aussi quand il attaque le journalisme actuel, l'indignation prend assurément le dessus. La presse de qualité a-t-elle aujourd'hui vraiment moins de profondeur et joue-t-elle moins au chien de garde que les journaux d'il y a quelques années?

Mais c'est la curiosité qui l'emporte dans ce que De Stoop a écrit de meilleur - alors l'équivoque prend le dessus sur l'évidence. Tel est le cas des *Filles de l'Est* (2004)<sup>3</sup>. Contrairement à l'essentiel de son œuvre, il s'agit d'une fiction: dix ans après son livre sur la traite des femmes, l'auteur raconte à présent l'histoire d'une Albanaise qui, après de nombreuses pérégrinations comme travailleuse du sexe, a atterri à Anvers. Personne n'engage la conversation avec les travailleurs du sexe, affirme-t-elle, mais tout le monde veut sauver des victimes. On les voit comme des créatures passives, naïves, faibles, qu'il faut protéger et surtout contrôler. Comme des enfants incapables de prendre soin d'eux-mêmes.

On peut aussi y lire une critique des débuts de De Stoop. L'écrivain ne s'épargne pas. Dans le quartier des marins à Anvers, une tenancière de bordel lui fait de vifs reproches: il y a dix ans, la parution de son célèbre livre a déclenché une série de descentes de police. L'ironie avec laquelle elle le surnomme «petit chevalier» porte un coup à l'image du héros intrépide qui avait infiltré l'une des plus dangereuses bandes criminelles au monde. Le doute s'insinue chez De Stoop. À quel point son désir journalistique de dévoiler la vérité était-il sincère? Il découvre soudain ce qu'il était: «un individu jouant le rôle de l'interlocuteur paisible et fiable, à la voix douce, aux yeux de chien battu et au sourire

compréhensif», écrit-il. *Les Filles de l'Est* est un palais des glaces. On a peine à distinguer les faits de la fiction, le criminel de la victime, le bien du mal. Le livre laisse le lecteur dans une confusion morale qui stimule la réflexion plutôt qu'avec des certitudes morales qui concluraient la conversation.

*La Guerre sainte de Muriel* (2013)<sup>4</sup> est tout aussi troublant. C'est l'histoire d'une jeune femme belge qui se fait sauter en Irak dans un attentat-suicide raté. Parallèlement, le livre dresse le portrait d'un groupe de jeunes Bruxellois attirés par le djihad. L'écrivain ne juge pas, il ne développe aucune théorie sociologique sur les racines du terrorisme. Les histoires de ces jeunes évoquent presque incidemment diverses expériences qui pourraient les avoir poussés sur ce chemin. Des facteurs psychologiques comme l'incapacité d'avoir des enfants. Des échecs scolaires et des ambitions sociales frustrées. Le manque d'égards envers les musulmans sur le marché du travail. Le caractère sectaire du salafisme. La bouleversante douleur de la population du Moyen-Orient. L'autoportrait des djihadistes en idéalistes luttant contre l'occupation et l'injustice. De Stoop raconte leurs histoires comme s'il était dans leur tête. Au début, on s'agace de l'absurdité avec laquelle ces djihadistes marmonnent sans cesse «la paix soit avec vous». On rit de leur croyance moyenâgeuse dans des esprits maléfiques. On est surpris du simplisme déconcertant de leur perception du monde. Mais grâce à la grande capacité d'empathie de De Stoop, on se met progressivement à la comprendre. Par moments, on se surprend presque à éprouver de la sympathie pour ces pauvres types qui se transforment en terroristes.

Dans *La Guerre sainte de Muriel*, De Stoop montre à nouveau sa capacité de s'immerger dans des univers parallèles, dans des mondes avec lesquels nous entrons rarement en contact. Il ne peut parfois s'empêcher de juger les hommes de pouvoir. Son œuvre est beaucoup plus fort et plus fascinant lorsqu'il explore l'univers d'individus que la société a déjà clairement jugés. La grande force de ce livre est de montrer que cette voix douce, ces yeux de chien battu et ce sourire compréhensif sont beaucoup plus que l'attitude d'un journaliste doué: ils sont l'expression d'une curiosité féconde pour ce qui émeut les hommes et d'une empathie sincère pour les petits de ce monde.

### **Tomas Vanheste**

*Rédacteur en chef adjoint - rédacteur du média numérique «De Correspondent».*

*tomas@decorrespondent.nl*

*Traduit du néerlandais par Emilie Syssau.*

### **Notes**

---

- 1 Titre original : *Ze zijn zo lief, meneer* (1992). La traduction française, signée Charles de Trazegnies, a paru aux éditions La Longue Vue de Bruxelles.
- 2 Titre original : *Haal de was maar binnen* (1996). La traduction française, signée Nadine Stabile, a paru aux éditions Actes Sud d'Arles.
- 3 Titre original : *Ze kwamen uit het Oosten* (2003). La traduction française, signée Anne-Laure Vignaux, a paru aux éditions Luc Pire de Liège.
- 4 Titre original : *Vrede zij met u, zuster* (2010). La traduction française, signée Marie Hooghe, a paru aux éditions Mols de Wavre.